Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1961)
Heft: 1

Artikel: La maladie et la guérison 1950-1957
Autor: M.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380748

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA MALADIE ET LA GUÉRISON

1950 - 1957 *

« Quand nous parlons *de* Dieu, sachons bien que ce n'est pas de *Dieu* que nous parlons » (G. Marcel : *Journal Métaphysique*). Pourtant, ces pensées ni ces paroles ne sont tout à fait vaines si elles contribuent à me rapprocher de *Toi*.

*

Le 3 janvier, j'ai pensé : « C'est ainsi qu'on meurt... Sera-ce tout à l'heure ?... Si ce n'est cette fois... » Mais je me sentais extraordinairement détaché. Le ciel chavirait ; à une distance infinie, c'était comme une chute massive de météores — ma vie, et toutes les pensées qui, quelques minutes plus tôt, me harcelaient encore. Une espèce de joie, je ne trouve pas d'autres mots, m'envahissait, me portant d'une rive à l'autre. Seul ? non pas seul ; non pas seul pour toujours.

Puis je suis rentré dans le temps, en ce monde-ci.

*

Diverses traditions nous rapportent que des univers ont existé avant le nôtre, qu'ils ont été détruits ou qu'ils se sont détruits. Peut-être notre univers est-il en voie de destruction (« L'esprit est un moyen que l'univers s'est trouvé pour en finir au plus vite. » P. Valéry). Il nous semble que notre univers dure parce que nous nous installons tant bien que mal dans la brève durée de l'humanité, dans *notre* histoire. Mais, d'un autre point de vue, cet univers est le temps d'un éclair entre deux nuits, ou mieux, d'un clair-obscur entre deux jours.

*

Un mot de R. J. : « Pour ceux qui sont morts et que nous avons aimés, le « monde » n'est déjà plus. »

* Les pages qui suivent ont été écrites pendant des années difficiles, avec l'espoir d'abord chancelant puis plus ferme qu'elles pourraient servir d'appui ou de tremplin pour passer outre, et progresser peu à peu vers une vie meilleure.

Pour nous aussi, bientôt, quoi qu'il arrive, avec ou sans catastrophe atomique, le « monde » ne sera plus. Pour Dieu, tout est déjà accompli, et pour nous tout reste à faire. Là est le mystère, qu'il faut oser affronter.

*

Les lois de la nature préfigurent celles du monde spirituel : paraboles du semeur, de la petite graine, du cep et des sarments, du figuier stérile. Pascal ne voit pas Dieu dans la nature ; c'est qu'il n'y voit plus rien de vivant, l'univers pour lui s'étant déjà transformé en une matière abstraite, en mouvement dans l'espace infini.

*

Lecture de Barth : tour à tour saisi et déçu. Déçu par une façon de mettre sur le même plan et d'articuler comme des pièces nécessaires de « grandes vérités » et des affirmations excentriques (la naissance virginale...). En ce christianisme purement eschatologique, le monde ne dure que le temps du repentir de l'homme, et de son espérance, que le temps de la patience de Dieu. Pascal pense à peu près de même : « Un jour d'exercice sur la terre... » Pourtant je sais que le monde est beau ; je sais qu'il y a en lui une espèce d'innocence.

*

Penchant à combattre : croire que nous ne sommes pas au monde. Ces derniers mois, j'ai voulu me retirer du monde pour attendre tout de la grâce. C'est ce que j'appelle « mon erreur de théologie ». Pratiquement, cette erreur m'invitait à céder à l'inconscient, qui est trop lié au système neuro-végétatif, qui désunit et morcelle, jusqu'au magma psychique et cosmique. La conscience (réfléchie, réflexive, etc.) n'est pas seulement ce que définissent les philosophes. Par elle, nous choisissons ce que nous voulons être, nous choisissons d'*être*. Dieu, qui est la conscience suprême, embrasse toutes les consciences particulières.

*

L'homme *déicide* (Fr. Leenhardt : *La foi évangélique*). Mais s'il est vrai que l'humanité assume la responsabilité de la mort du Christ, il est vrai aussi que cette mort est un *don* qui lui a été fait ; par cette mort l'humanité est sauvée. Dieu a voulu la révolte d'Adam, qui a entraîné l'esclavage de l'homme, comme il a voulu la mort de son Fils. Mystère de ces « responsabilités » humaines. Mais n'allons pas parler d'un temps de la colère de Dieu, qui serait suivi d'un temps de miséricorde. Ces actes n'en sont qu'un. Notre « connaissance » des desseins divins ne peut être qu'obscure. L'essentiel, c'est la délivrance.

*

Toujours cette même exigence de renouvellement, ce même appel, ce *oui* qu'il faut avoir le courage de dire. Ce choix, toujours. Et c'est la paix qu'il faut choisir, quoi qu'il arrive ; et c'est la joie.

*

Je songe à ce premier printemps que nous avons passé, C. et moi, l'an dernier, à Aix-en-Provence, à cette nature structurée puissamment mais si différenciée, offerte au ciel, à la clarté. Je songe à ces amandiers noirs, tordus, déchiquetés, d'où jaillissait une seule branche fleurie. Pas de paysage qui informe mieux, qui édifie mieux l'esprit, qui lui promette un équilibre plus stable et vivant. Alors, il y a treize mois, je pensais bien le ressaisir, cet équilibre ; et pourtant je suis retombé.

*

Le centre de mon être sera-t-il un jour à ce point d'équilibre d'où toutes choses m'apparaîtront à leur juste place ? Mais ce point d'équilibre, on ne peut que le chercher, le toucher, le perdre pour s'en rapprocher de nouveau. Du moins devrais-je pouvoir « prendre de la hauteur » chaque fois qu'une menace se dessine. C'est comme une gorgée d'air qui devrait permettre de gagner une zone supérieure de l'atmosphère. Je pense à ce pèlerin russe qui ne cessait pas de prier, qui faisait toutes choses en état de prière. Les travaux de la main laissent l'âme à elle-même. Les travaux de l'esprit engagent davantage. A chaque instant, la bataille du pour et du contre se noue sottement autour de misérables « idées » et toute la sensibilité est en émoi. La méthode est toujours d'essayer de rompre, d'attendre, de s'échapper vers le haut.

*

Six heures du soir, au bord du lac. Pays harmonieux, limpide. Ce qui frappe d'emblée est la qualité de la lumière. L'air, l'eau, tout est transparent, tout se correspond. A gauche, les toits et les églises de C. A l'horizon, les délicieuses croupes boisées, molles et basses, du pays de Bavière. Comme tout cela, pour moi, est déjà septentrional ! *Nordsee !* Le long de la rive, des roseaux bruissent doucement et laissent trembler dans l'eau leurs reflets, parmi les plantes aquatiques à fleurs jaunes. De grands saules argentés inclinent leurs bras vers l'eau, et quelquefois leurs feuillages s'y rafraîchissent. Mais je reviens à cette lumière frémissante, diaphane, irisée. Prête pour le regard du peintre ; d'un peintre impressionniste.

*

Depuis des mois, je m'abandonne à une sorte d'autosuggestion, d'intoxication par le langage. Je renouvelle, j'entretiens le mal par

la répétition des mots. Grand bienfait du silence intérieur. La vraie prière est sans parole. Ou alors, les paroles ne doivent intervenir que pour empêcher l'esprit de s'égarer. Si on pouvait seulement dormir assez longtemps, si on pouvait « hiverner », comme font les marmottes, on se réveillerait, me semble-t-il, dans un état d'absolue fraîcheur, entièrement régénéré.

*

Malraux *(Psychologie de l'Art)* définit le démon : « Ce qui, dans l'homme, aspire à le détruire » ; et plus loin : « Le domaine majeur du démon, c'est l'angoisse ». Le mal n'est pas seulement le manque d'amour, mais (positivement) le besoin de détruire, soi-même, autrui, le monde, Dieu — de provoquer en soi et partout la fêlure, le désordre. L'homme, seul conscient et responsable du mal qu'il commet. Dans le monde animal, végétal, dans la « nature », le mal est partout répandu, mais l'irresponsabilité n'est pas moins générale.

*

Mot du Docteur : « Il ne faut pas avoir peur de votre inconscient. Nous avons tous des serpents en nous-mêmes. Il ne faut pas vouloir les étrangler. Cette lutte est épuisante. Il vaut mieux les laisser s'approcher, les apprivoiser. Notre inconscient est un grand réservoir de forces. »

Je pense à ce que Hölderlin dit de Rousseau : « Ame de très profond support ». Le plus souvent, nous plaçons le siège du mal dans l'inconscient (ou dans la chair). Alors que le vrai péché (insoumission et orgueil) est le fruit de la conscience.

*

Mon aversion pour la technique moderne. A reviser, car enfin tout s'est développé dans l'histoire de façon continue, depuis les premières charrues, depuis la construction des premiers navires. Que cette aversion puisse être étayée par d'excellents motifs, j'en demeure toujours très sûr. Mais je vois aussi de mauvaises raisons, personnelles : le besoin de faire sécession, par peur de l'aventure, de la vie, le besoin de « rentrer sous ma tente » (et je prenais appui sur la religion, mal interprétée).

Sitôt après avoir noté ce qui précède, je tombe par hasard sur ceci (Esaïe 54) :

> « Elargis l'espace de ta tente ;
> Qu'on déploie les couvertures de ta demeure ;
> Ne retiens pas !
> Allonge les cordages
> Et affermis les pieux ! »

Et tout ce qui suit :

« Et mon alliance de paix ne chancellera pas... »

*

L'idée de la mort. Ma foi est sans doute trop faible (et le temps qui m'a été donné trop court) pour qu'il me soit possible de *réaliser* en moi l'idée chrétienne de la mort comme métamorphose et passage à un état tout autre qui est la vraie Vie. Dans cette perspective, la vie et la mort ne sont pas de sens inverse, elles ne s'affrontent plus. La mort est la Vie, et l'existence terrestre peut être une anticipation, une expérience de cette Vie. Tout s'ordonne ici dans la direction ouverte par la parole du Christ : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

Reste la peur physique, l'angoisse du moment où manquera le souffle. Moment qui répondra à celui où le nouveau-né a respiré sa première gorgée. La mort serait alors cette « naissance-à-rebours » dont parle Ramuz. Je note que ce qui m'a le plus frappé, lors de la mort de mon père, c'est le dernier appel d'air, interminable, de plus en plus pauvre, jusqu'à l'extinction. Mes angoisses, depuis plusieurs années, étaient liées à des impressions d'essoufflement. Mes impressions de noyade, il y a quelques mois, à la seconde où je m'enfonçais dans le sommeil — et je me réveillais en sursaut. De là viendrait ma crainte (tout actuelle) de l'eau : celle d'être engouffré, la respiration coupée. Et l'espèce de joie qui s'est formée au cours de mon angoisse, le 3 janvier : je respirais encore.

Peut-être garde-t-on le souvenir inconscient de l'angoisse du premier souffle. D'où l'appréhension du dernier souffle. Mais il faut se dire qu'il ne s'agit véritablement que d'un passage, et qu'ensuite on connaîtra un mode d'existence où le souffle ne sera jamais interrompu. La vie de l'*âme* — le langage nous le montre — est exactement cela. Tous les états de joie sont caractérisés par une respiration aisée et profonde.

J'ai le sentiment d'avoir touché là à des choses essentielles. Bonheur d'être allé *jusqu'au bout.*

*

S'attacher à la sensation naissante, à l'immédiat ; ne pas laisser à l'idée le temps de se former, aux mots le temps de paraître. Le ciel, les nuages, l'eau et les reflets dans l'eau, les arbres, les fleurs... tout cela saisi, épousé en deçà du langage. Et aussi les voix, les bruits. Ne plus savoir ce qui est son ou bruit. Descendre au point où tout cela est *innommable.* Ce buvard, si seulement je le regarde comme il faut, cesse d'être un buvard. Ce chemin pourrait ne conduire qu'à

l'« absurde ». Au monde sourd et aveugle de « l'en-soi ». Mais c'est aussi le moyen de faire en moi le silence, et le vide ; de me *désamorcer*. Cette thérapeutique n'est possible et fructueuse que si je sens que je suis prêt à accueillir toutes choses sans défense, que si je commence par un acte de confiance totale à l'égard du monde.

*

Se dire que les alternances de plénitude religieuse et de sécheresse, d'angoisse, appartiennent à mon état. Regarder au-delà. Je puis ne pas être capable de « vivre ma foi » sans que Dieu, pour cela, m'abandonne. « Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu. » Malgré tous mes efforts, j'ai axé ma religion sur ma personne ; le fait de « l'expérience religieuse » (qui a changé toute ma vie) me gouverne trop exclusivement. La transcendance de Dieu, son amour — alors même que je ne puis le sentir, et que le mien fléchit — sont au-dessus de tous les mouvements de mes nerfs.

*

J'éprouve combien croire ou ne pas croire peut être affaire de vie ou de mort (métaphysique, et aussi physique, par asphyxie) ; affirmer que Dieu est, c'est s'affirmer du même coup, dans la mesure où on participe à l'Etre absolu, où on dépend de lui, où on se tourne vers lui ; nier l'Etre, c'est aussi se nier, se détruire. Il y a donc un amour de soi, maladif, déréglé, qui est essentiellement destructeur ; l'amour créateur est celui-là seul où le sujet (le moi) ne se prend pas pour objet, mais où l'objet est au-delà, est l'Autre ; amour qui suppose un don, qui est proprement un dépassement et, au vrai sens, un passage au transcendant.

Je me rappelle ce jour où L., mon fils, âgé de six ou sept ans peut-être, apprit qu'il y avait des hommes qui ne croyaient pas en Dieu : « Mais alors, si Dieu n'existait pas, comment vivre, comment se tenir debout ?... » Et je le vois tordant ses bras et ses jambes, vacillant, titubant, comme déchiré. Depuis lors, il a étudié la physique. Mais cela n'est qu'affaire de langage.

*

Ce que m'apportait autrefois la nature, je le reçois aujourd'hui par grâce : le pouvoir de communiquer avec ce qui m'entoure, le bonheur de vivre au contact des choses et des hommes. L'ivresse de l'oiseau « parmi l'écume inconnue » ne m'invite pas à la fuite. Tout cela m'est donné de plus loin et de plus haut, en transparence, tout cela vaut par soi et comme signe, appel. Se sentir à chaque minute, en quelque lieu que ce soit, *relié*.

*

L'alternative (supposé qu'elle existe, supposé qu'elle se pose encore pour moi) n'est pas entre le Dieu de Jésus-Christ et le néant de Sartre ; elle est entre le Dieu de Jésus-Christ et celui des philosophes, cet Etre en soi qui est Paix Infinie, cette Suprême Déité des mystiques. Voilà ce qu'il me faut bien voir.

« Je vous dis ces choses afin que votre joie soit parfaite. » Parole qui a été dite, et qui n'a pas été dite en vain. Promesse qui sera tenue, qui est tenue. Le Royaume de Dieu est pour tous les jours de la vie. Me suis-je laissé entraîner ? Je sais que je crois. Et en ce moment tout savoir est dépassé.

*

Ce que je tiens d'expérience :

1° Qu'il y a un autre, ou d'autres plans de réalité (plus intense) ; un autre, ou d'autres mondes. A de certains moments, l'interférence semble se produire. C'est comme un horizon nouveau qui s'éclaire, qui se découvre (invisiblement), dont la présence deviendrait sensible.

2° Ces moments privilégiés sont caractérisés par une plénitude d'*être*. L'autre réalité, plus intense, ou l'autre monde, c'est celui où l'être a son point le plus haut d'homogénéité, de consistance ; où Dieu est. En ce monde-ci, où dure notre vie, il y a dans l'être des fissures, des fuites, du vide. Ce n'est que par exception — mais alors quelle joie ! — qu'on se sent exhaussé, habité, hanté par l'être.

3° Le climat de l'être, et si l'on veut sa structure, c'est l'amour ; et c'est la joie. Expérience de l'être, présence de Dieu.

(L'objection serait la suivante : tout cela n'est qu'euphorie physiologique : heureuse et passagère disposition des organes. Et la réponse : au contraire, j'ai éprouvé plus d'une fois cette joie dans des moments de grande faiblesse.)

*

Les animaux, les plantes même ont besoin pour vivre d'un minimum de confiance (d'ignorance). Je pense à R. Ruyer, et même à Guyénot qui voient dans la cellule un élément psychique. Il n'en va pas autrement peut-être de l'homme. S'il glisse au désespoir, à la négation, il faut qu'un accident se soit produit, ou une catastrophe. La comparaison du lys des champs. Au contraire, la conscience « occidentale », qui induit l'homme à s'opposer toujours davantage à un monde sans conscience, à lui-même, à Dieu (invariablement néantifiés), c'est la « tentation de l'esprit » au sens valéryen. On dira que cette perte de confiance est le fruit du savoir. Savoir insuffisant,

trompeur. Je crois aujourd'hui (oui, moi !), contre Renan, que la vérité ne peut pas être triste !

*

Propos du Docteur : « A chaque instant, vous voulez vivre votre foi... C'est trop demander. Vous exigez une plénitude continue. C'est impossible. Il y a du vide en nous, qu'il faut accepter. Chez vous, ce vide, au lieu d'être une simple absence, et peut-être un repos, vous fait souffrir. Parce que vous ne l'acceptez pas, il tend à vous détruire. » Tout se passe comme s'il y avait en moi une puissance obscure qui s'introduit par les failles, qui tire parti des intermittences de l'être, pour me *fasciner*. Je me rappelle que, jeune encore, jeune marié, chaque fois que mon bonheur parvenait comme à un point mort, cessait d'être « alimenté », une certaine *idée* (méfiance, doute) précipitait tout mon univers dans l'ombre. Mais il doit y avoir moyen de refuser accès à cet esprit, de l'exorciser.

Autre propos du Docteur : « Votre Dieu est trop personnel... » Mon premier mouvement a été de protester. C'est bien un Dieu intensément personnel que j'ai senti vivre en moi un certain vendredi 13, à la nuit close. Mais il faut voir ce qui est en question : le chrétien en général « se représente » Dieu en partant de l'homme, de ses sentiments, de son regard (tout cela plus ou moins légitimé par « l'analogie de l'être » : l'homme créé à l'image de Dieu). Mais si Dieu est amour, amour et paix infinie, si l'amour est l'absolu de la connaissance, je puis être enveloppé, pénétré, *connu* entièrement sans que rien, en cet acte divin, rappelle l'œil scrutateur (figuration de la conscience morale) qui se pose et qui pèse et qui fait peur. Un Etre infiniment, intensément personnel peut être, pour cela même, absolument dépourvu des attributs de notre personnalité misérable.

Dans mes moments de trouble, il y a de la peur. J'ai peur d'offenser Dieu. Je me sens coupable. Tout cela est erreur. Dieu me pardonne, il m'a pardonné. Ce n'est pas à moi de me juger. Songer à la parole de Rimbaud : « La vision de la justice est le plaisir de Dieu seul. »

Un dernier propos du Docteur : « Votre religion est trop subjective. Vous êtes trop Genevois ! » (sans doute songeait-il à Amiel). Rien d'autre à faire ici qu'à approuver, en souriant. C'est pourquoi rien ne me revigore davantage que de faire « quelque chose pour les miens », même la plus petite chose.

*

J'en arrive à me demander si je fais bien d'entretenir en moi le désir d'une guérison complète (qui serait une sorte de retour à un équilibre d'autrefois, équilibre que j'ai d'ailleurs connu bien rarement). Humainement, ce désir cause en moi une tension qui engendre

fatigue, déception ; j'ai fait tant d'efforts, et souvent si maladroits, depuis trois ans... Spirituellement aussi ce désir peut m'égarer. Je me rappelle le mot de saint Paul : « Dieu a voulu que j'aie une écharde dans ma chair... » J'ignore ce que je serai dans le temps qui me reste à vivre. Que je sois prêt à tout. Que je marche sans avoir où. Que je demeure disponible. Si je dois rester chancelant, que je sois prêt à dire : « tout est bien », et à accueillir, au sein même de ma faiblesse, une force empruntée. Que le mot d'ordre soit, de plus en plus : acceptation, acquiescement total. « Il n'y a qu'à mépriser son découragement, et qu'à aller toujours » (Fénelon). « Vous savez que les Israélites suivaient dans le désert la colonne de nuée ou de feu, sans savoir où elle les menait : ils ne pouvaient prendre de la manne que pour un jour, le reste se corrompait » (Fénelon). C'est bien un acte d'*involonté* qu'il faut faire, par une certaine façon de regarder ailleurs, d'être ailleurs. Essayer de purifier son cœur (voie « purgative »).

Mais accepter la souffrance, ce n'est pas se complaire en elle (Bloy !). C'est là qu'il convient d'être vigilant. La souffrance dont on fait *sa chose* opprime le cœur. Et on s'y enferme comme dans un enfer.

*

D'une part, il faut utiliser pour guérir les moyens de la médecine ; d'autre part, il faut croire. Mais faut-il attendre sa guérison de sa croyance ? Faut-il croire que Dieu agit « dans le détail de ma vie », et surtout est-il sage et religieux de chercher à prendre Dieu et son action « sur le fait » ? Sans doute, la foi peut être de toutes les heures, de tous les gestes de la vie. Mais l'erreur ne serait-elle pas de se dire, en présence de tel accident ou malaise : « Dieu a donc voulu cela aussi ! » Se méfier de ces jugements trop terrestres. Je ne sais ce qu'est la volonté divine. La seule chose sûre, c'est que Dieu ne veut pas ma perte, mais mon bien. Par quelle voie ?

Je relis là-dessus Fénelon : « Il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. *C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération.* »

Si on se laisse aller à interpréter, on aboutit rapidement à des impasses, ou à cette alternative : est-ce Dieu, ou son adversaire, qui m'envoie ceci, cela, cette épreuve, cette tentation ? De même, on s'égare à prétendre déchiffrer l'action de Dieu dans l'histoire — ce que les chrétiens n'hésitent guère à faire depuis des siècles ! En revanche, quoi qu'il arrive, quelque question qui nous soit posée, nous pouvons dans notre réponse être *avec Dieu*. L'attitude qui nous est demandée, face à l'obstacle, à l'adversité, peut toujours être religieuse. Maladies, souffrances, se dire simplement qu'elles appartiennent à la condition humaine. Mais à l'occasion de ce mal, dont

la source est un mystère, Dieu peut s'adresser à moi — ou m'appeler à lui. Ce chemin est le seul qui permette d'échapper au monde de la contradiction.

*

J'attends. J'essaye de faire en moi le vide. J'essaye d'arrêter les mécanismes de la destruction. J'essaye de purifier mon cœur, de laisser agir Dieu. J'essaye d'attendre. J'appelle en secret la paix, mais à voix très basse, afin de ne pas éveiller l'esprit de discorde. J'essaye de regarder venir ces vagues de méfiance *avec ironie*, de les regarder monter des profondeurs, puis se dissiper une à une comme des vapeurs. Gagner le zénith, le bleu absolu qui est au-dessus de moi, reflet d'une autre lumière.

*

Beauté des jours. Beauté des nuits. Poudroiement infini, traversé d'étoiles filantes. Les lumières de la plaine, comme un autre ciel clignotant, parce que les feuillages légèrement agités voilent et dévoilent les choses qui vivent dans le noir. Des éclairs de chaleur, et tout l'univers palpite, respire. Je pense à la méditation de la Jeune Parque, à sa « soif de désastres ». *Autrefois*, le spectacle de la nuit étoilée me faisait peur. Maintenant, ce silence éternel qui est aussi dans mon cœur est à peine mordu par l'angoisse.

*

— Mon Dieu, que tu sois pour moi désormais hors de tout débat, au-dessus de toute question, absolument transcendant à toute pensée. Que mon doute ne puisse t'atteindre. Qu'il retombe et s'anéantisse. Que le vain travail qui se poursuit trop souvent en moi-même, contre moi-même, contre Toi, ne dépasse pas le plan d'un automatisme sans portée. Qu'au-delà de tout, il y ait, sinon toujours le sentiment de ta Présence, du moins la certitude de ta Présence. Que je sache que si, en cet instant, je ne puis croire en Toi de toute ma force, je le pourrai demain. Que je sache que, supposé même que je ne puisse plus croire en Toi, tu continueras d'être celui qui Est. Et que tu ne m'abandonneras pas.

*

Le monde de l'esprit est plus vaste que celui des grandeurs mesurables qui s'offre au regard. Un monde où tout communique (j'entends tous les êtres), où tout se rachète, j'entends où tous *ont été rachetés*. Parfois un rayon nous arrive de très loin. Proust dit quelque chose de cela ; mais il ne s'agit que de *son* inconscient. La réalité est bien plus insondable, et il n'est pas une âme qui vive en vase clos.

*

Changement d'orientation de ma vie religieuse (du moins puis-je entrevoir son imminence) : la foi doit trouver sa source et son champ de rayonnement au-dessus des considérations théologiques. Je me suis toujours méfié de l'esprit de système ; d'où ma grimace devant les « doctrines » des philosophes (trop bien agencé pour être vrai !). Une méfiance d'une espèce voisine, voilà ce que je ressens aujourd'hui devant les constructions de la théologie (j'y vois toujours la main de l'homme). Dans l'Oraison même, je suis tenté de m'arrêter à « Que ta Volonté soit faite ! » C'est là le point que rien ne peut dépasser. Dieu est amour, et nous lui appartenons. Quoi qu'il arrive, c'est notre bien qui, pour finir, se fera.

La persuasion me gagne que, si nous ne nous refusons pas, tout ce qui se passe en nous peut être béni. La persuasion que quelque chose de cela doit transparaître à notre insu et se propager contagieusement jusqu'à nos proches.

*

« Que ta Volonté soit faite ! » peut signifier au moins trois choses. La première : « Que j'aie la force d'agir conformément à ta Volonté », autrement dit : d'obéir à tes commandements ! C'est l'interprétation littérale et activiste. La seconde serait : « Je m'en remets à toi en toute chose, j'accepte, je m'humilie, je m'anéantis devant Toi. » Interprétation qu'on pourrait nommer passive, ou musulmane : la Volonté de Dieu assimilée au pouvoir d'un Fatum. (Je n'ai pas besoin d'ajouter que cette interprétation, parfois, me tente.) Mais voici la troisième, la meilleure : « Donne-moi la force et la souplesse d'adhérer à ta Volonté jusqu'à la pénétrer, jusqu'à l'habiter. Donne-moi la grâce de ne rien vouloir d'autre. » Il s'agit de se tenir en suspens, il s'agit d'être vraiment porté.

*

La conscience venant au monde (est-ce cela, la catastrophe ? il y a là une extraordinaire ambiguïté) a provoqué une scission dans l'être, puis une volontaire sécession. Il est certain que la conscience est liée à l'amour de soi ; elle est le ver dans le fruit. Mais là est la grandeur de l'enjeu : de « néantifiante », la conscience peut devenir positive, la vie peut se manifester à elle de nouveau comme « création ». Alors, c'est l'unité et l'éternité retrouvées, la réintégration, après la chute dans le temps et dans la contradiction. Mais peut-être ne pouvons-nous, dans cette existence, que faire quelques pas de ce côté, que pressentir cette révélation ?

*

Ou l'humanité périra, ou l'homme redeviendra un être religieux. Alors, il sera de nouveau facile de croire, de nouveau les cieux raconteront la gloire de Dieu. Nous vivons un temps de disgrâce. Est-ce la fin, l'approche de la fin ? Quoi qu'il en soit, il faut demeurer fidèle.

*

Toutes nos craintes sont imaginaires. Ce qu'on craint, ce ne sont que des images. La mort, la mort réelle n'est plus à craindre. Si on est sûr de cela, les chemins qui y mènent ne sont plus à craindre. Ils ne devraient plus l'être. Mais ici le corps résiste. Si du moins l'esprit acceptait ! Et quand la menace passe près des êtres chers ? Je m'imagine quelquefois que l'idée de ma mort ne me touche plus guère. Mais celle de l'Autre, de l'Autre que je ne puis séparer de moi, à laquelle je ne puis penser qu'avec moi, qu'en moi ?

*

C'est oui et non qu'il faut dire à la fois au monde. Tout y est ambigu et contradictoire. Mais le *non* doit se fondre dans le *oui*, pour finir.

*

Donner, donner en s'oubliant, c'est reprendre pied dans l'être. Etrange économie, merveilleuse économie : on participe à l'être dans la mesure où on s'oublie. L'homme est trop faible pour s'approprier *sa* part d'être. En voulant se replier sur soi, il ne presse que le néant.

*

D'une eau pure dans le Jour,
plate sous la paume de la main,
dans le premier matin sans reflet ni défaut.

D'une eau pure dans le Jour,
dans l'air bleu ridé d'aucun oiseau
— d'avant la mort, d'avant la vie —
seule Paix où rien n'existe, et déjà tout est consommé.

(Ecrit à *M.*, récrit ce jour de Noël 1952.)

*

Fatigué, désuni. Le mieux alors est de se confier à la musique, à cette musique qui nous emporte dans un monde de figures où règnent le mouvement, la proportion, la symétrie : Vivaldi, Haendel, Bach, Mozart, les maîtres de l'eurythmie. On m'assure qu'en Suède, ils font partie de la thérapeutique de la dépression. Je le crois sans

peine, me rappelant tout ce que m'a donné, un certain soir, à K., le 3e *Brandebourgeois*.

*

L'humour prêt à jouer : mettre entre parenthèses (*Aufheben*) cette machinerie nerveuse et corporelle. Si mon être véritable est quelque part, il est ailleurs. Mais cet être silencieux, qu'il faut savoir écouter, ne m'appartient pas (« Mon unique consolation est de ne pas m'appartenir. » K. Barth).

*

Quelque chose d'important s'est passé il y a quelques semaines, au cours d'une de mes promenades, à M. : je me suis senti poussé à accepter une mort qui serait mon total anéantissement. Mais alors, par un retournement absolument inattendu, que rien ne pouvait me faire espérer, par une invasion subite de la douceur, j'ai senti que ce oui (j'accepte de mourir tout entier), je le disais devant Quelqu'un, à Quelqu'un. Du coup, toute mon angoisse a été levée. Par ce bienheureux choc, j'ai éprouvé que je n'étais pas seul, que je ne pouvais pas être seul. La négation a été abolie, une réponse m'était donnée.

Et je sais maintenant que je ne puis pas revenir en arrière, que l'homme d'autrefois, d'avant la rencontre, n'est plus.

*

Quand le trouble m'assaille, je me vois presque toujours partagé entre deux attitudes : dire non, me raidir, refuser l'angoisse ; dire oui et m'abandonner à l'angoisse. Il arrive que la première méthode réussisse (il suffit parfois d'une seule idée, d'un seul mot faste qui traverse le ciel de la conscience) ; mais très souvent — car au mot vient répondre un autre mot — elle ouvre un combat dont je fais les frais, étant à la fois l'un et l'autre adversaires. La seconde méthode est plus sûre, mais à long terme, à très long terme. Le mieux serait de ne pas choisir, de se porter d'emblée au-delà du point où ce choix est nécessaire (ou le paraît), de passer outre, persuadé que « les deux chemins mènent à Rome ». Le mieux est de s'abandonner, mais non à l'angoisse, à l'incertitude plutôt, à un état transitoire de clair-obscur sur lequel l'esprit se refuse à porter un jugement. En somme, se désintéresser des signaux. Et à Dieu vat !

*

« Ne jugez point... » Cela signifie aussi qu'il faut oser ne pas se juger soi-même. Ce que je vaux, je ne le sais pas et je ne le saurai jamais. Et Dieu me mesurera à une aune que je ne puis aucunement imaginer. Mais je suis sûr déjà qu'il n'y a pas de condamnation.

*

« Aimer les autres comme soi-même. » Mais peut-être aussi s'aimer comme un autre. « Charité bien ordonnée commence par soi-même », pensée qui passe pour banale ou platement égoïste. Mais il s'agit de s'accepter, de s'aimer, oui (d'un amour non possessif) comme son prochain, comme celui qui vous est le plus proche. Alors seulement, ce *vous*, ce *je* « est un autre ». Se regarder enfin charitablement.

*

Accepter la contradiction. Se dire qu'elle et moi sommes vraiment faits l'un pour l'autre, à la mesure l'un de l'autre (mesure trop humaine). Gagner le point où la contradiction est supportable, vivable, où le silence est possible — et où l'amour devient la seule réponse, ou résolution possible.

*

Je lis dans Simone Pétrement (*Le Dualisme chez Platon, les gnostiques et les Manichéens*) : « La grâce n'est pas autre chose que la liberté, mais elle signifie que notre liberté est un mystère, qu'elle est quelque chose au-delà de nous » (j'ai souvent pensé que la liberté, dont Sartre a pourtant si habilement « démontré » l'existence, n'est peut-être pas *dans la nature*). Et plus loin : « La cause de l'erreur, de la folie, c'est nous-mêmes, ou si c'est une cause extérieure, c'est seulement en tant que cette cause est mêlée avec nous-mêmes... la vraie liberté, c'est de trouver une pensée nouvelle, une volonté nouvelle, un cœur nouveau. » Mais est-ce en soi-même qu'on les trouvera ?

*

« L'ennemi qui sera vaincu le dernier, c'est la mort. » Vais-je tomber dans le manichéisme (qui m'impressionnait déjà du temps que j'étudiais Bayle) ? Dieu consent-il ? Sans doute il y a l'explication par le péché originel. Mais si la préférence accordée à soi est le mal, on en vient à admettre que l'instinct de conservation est aussi le mal, et que la vie qui impose cet instinct l'est également. La vie irait alors contre Dieu ? Mais les choses ont un autre aspect : ce que j'appelle le mal, la maladie, peut-être même la mort, dès que je les regarde comme il faut, sans révolte, sans haine, comme choses qui ne sont pas Dieu ; dès que je prends appui sur Dieu, en lui accordant ma « foi », alors le mal, la maladie, la mort peut-être, perdent leur aiguillon, perdent leur force oppressive. Faut-il aller jusqu'à croire que si je passe de l'ombre à la lumière, le mal cesse d'être le mal ? La lumière, c'est d'être délivré de soi-même.

(Il est vrai que si je vois souffrir un autre, que si je le vois mourir, la lumière change encore.)

*

Convergence des grandes religions. Il n'y a qu'un Dieu. Mais il y a plusieurs expériences du sacré, plusieurs voies pour approcher de Dieu. Ce que je nomme « l'exclusivisme chrétien » m'est insupportable. Même à l'égard de l'incroyant, surtout à son égard, la foi ne peut jamais être un principe d'exclusion. Ce n'est pas à dire que toutes les religions, nécessairement, se valent. Nous ne savons pas. Ce n'est pas à dire que la voie qu'on choisit n'importe pas. Mais choisit-on vraiment ? Tout contribue à nous *situer*, à nous placer dans une voie.

*

L'instabilité, l'insécurité est le fait de l'homme, sa vraie condition. Je le comprends enfin, et je voudrais l'admettre du plus profond de mon être, et aimer cette marche sans barrière, sans garde-fou, ne plus craindre l'agoraphobie !

*

Longtemps j'ai fait effort pour me maintenir dans ce que j'appelle pour simplifier « l'orthodoxie protestante ». Harcelé par le doute, hanté par un vague sentiment d'insécurité, je n'y suis pas parvenu. Seule, une théologie négative me rend la vie et la respiration possibles. Et ma foi s'en trouve augmentée. Il y a des jours et des nuits où une seule parole : « Je suis celui qui suis », suffit à me nourrir. Et j'adhère alors pleinement aux mots de saint Paul aux Athéniens : « En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. »

*

Avignon, le pont du Gard, « retour au pays des ancêtres » ! La garrigue, l'olivier, les chemins bordés de genêts en fleurs et d'aubépines. Vieilles murailles. L. et H. avec nous. Le vieux pont de Nyons, en dos d'âne, d'une seule arche, je l'avais vu, à trois reprises, ces temps derniers, ou plutôt senti vaguement comme « une existence », au sortir du sommeil, vers cinq heures du matin, sans parvenir à l'identifier, à la situer nulle part. Ma mémoire inconsciente en avait gardé l'image, après vingt ans. Il a suffi que le projet d'un voyage en Provence vînt habiter mon esprit pour que cette image se désancrât tout au fond de moi-même. Mais elle était restée à mi-hauteur du songe. Et j'ai poussé un cri quand, au détour de la route, à l'entrée de la ville, je me suis trouvé soudain face au vieux pont de Nyons.

*

Alerte permanente des aérodromes américains. Des avions porteurs de bombes H croisent sans interruption au-dessus de l'Europe occidentale. On va construire un peu partout des rampes de lancement de fusées à longue distance.

(Les journaux.)

APRÈS-DEMAIN, NOËL

Mon Dieu, donne-nous ta miséricorde.
Permets que l'humanité ne s'anéantisse pas elle-même.
Confonds les criminels, ouvre les yeux des aveugles, réveille les indifférents.
Que les « puissants » se voient un instant seulement à la place de l'adversaire.

Que la peur desserre son étreinte,
Que tous les hommes voient enfin qu'il n'y a plus, pour eux, qu'une seule voie, menant à la vie ou à la mort.
Qu'un rayon de lumière pénètre ces cœurs fermés sur leur différence

S'il est vrai que tu ne nous as pas abandonnés, ne nous abandonne pas.
S'il est vrai que l'humanité doit survivre, donne-lui, donne-nous d'espérer.
Détruis les barrières qui séparent ceux qui croient en toi. Fais sentir ta présence, au-dessus de tout ce qui désunit. Inspire, non point la tolérance mais l'amour.

Je te demande tout cela au nom de ceux que j'aime. Je te le demande en particulier pour ce petit enfant ignorant qui commence à vivre. Mon Dieu, tu nous as donné ce petit-fils pour qu'il vive. Donne-lui d'être bon, d'être généreux, de ne pas se détourner de toi.
L'humanité est d'abord en ceux que nous aimons. Si elle doit vivre encore, que ce soit en nos fils et en nos filles.
Que ce soit en ce petit être qui semble si bien protégé et qui est en réalité si exposé, en ce petit enfant qui déjà s'avance sur une crête étroite entre deux abîmes, seul, vers l'avenir. Que cet avenir ne soit pas un avenir de mort !

Mon Dieu, toi qui sais tout, ne dis aucune parole. Demeure dans ton silence. Mais écoute nos prières.

*

Le 31 décembre 1957.

Penser à être heureux. Essayer de contribuer au bonheur des autres, de ceux qui m'ont été donnés à aimer.

P.-S.

(fragment d'une lettre à un ami, décembre 1960).

... « Généralement, dites-vous, tout commence par un sentiment de faiblesse et d'indignité. » Et vous paraissez croire que j'aurais commencé autrement. Mais non ! Ce qui a pu vous tromper en cela, c'est que tous les textes que vous avez lus sont postérieurs à « l'événement »... « Tout paraît rongé, frappé, terni », écrivez-vous. Mais oui ! J'ai éprouvé profondément ces choses. A l'époque, je n'avais pas de « cahier » où prendre des notes, de sorte que rien ne subsiste en moi de ce temps qu'un souvenir très intense — et parfois une menace. Tout s'est donc préparé longuement. Il me semble que, dans une ou deux de mes interventions aux « Rencontres » (47, 48, 49), il y a comme un cri d'angoisse à peine étouffé. A cette époque, j'ai beaucoup lu Pascal. La petite étude qui le concerne (sept. 49) ne traite qu'en apparence d'un problème de datation. Il y a cependant un point où votre description ne correspond pas à ce qui s'est passé en moi : « Seuls subsistent, dites-vous, les vestiges d'un autre état, d'un autre être. » Eh bien, pour moi, en cette période d'attente et d'angoisse, rien ne subsistait, rien n'existait ailleurs ; c'était partout à la fois le vide et l'oppression, le vide irrespirable. Il m'arrivait d'appeler, de frapper à la porte. Mais c'est à un mur que je me heurtais, et à un mur derrière lequel, pour moi, il n'y avait rien — du moins le croyais-je.

Et puis, ce soir du 13 janvier 1950, ça a été l'illumination. Mais ne dites pas : « Vous paraissez partir de l'immanence pure. » Vous le dites parce que, très naturellement, vous tentez de rattacher mon activité ancienne, ma « pensée critique » antérieure à ce qui est venu après. Et je n'affirmerai pas que de l'ancien au nouveau, il n'y ait pas de fils conducteurs. N'empêche que ce soir de la « rencontre » et pendant tous les temps qui ont suivi, j'ai senti jusqu'à l'évidence la plus éblouissante que j'étais comme coupé de mon passé (c'était même douloureux parfois : tout ce que j'avais pu faire auparavant ne valait désormais plus rien). « Transcendance immanente » ? Je précise qu'il n'y a pas eu pour moi changement ou passage, que la transcendance ne s'est pas *muée* en immanence. Il y a eu descente inexplicable, communication incompréhensible. Vous parlez d'une religion du Père et d'une religion du Fils. Mais, qu'est-ce que ce Père qui n'aurait pas de relation avec ses enfants — les hommes ? Qui ne communiquerait pas avec eux ? Qui serait comme s'il ne les

aimait pas ? La « religion », c'est précisément cette existence d'un lien vital (surnaturel — mais pas seulement surnaturel), entre le Créateur et la créature. « Le royaume de Dieu est parmi nous », dit le Christ. Et à chaque instant il insiste sur cette présence. Je puis m'intéresser beaucoup à Calvin, me réjouir avec Luther, mais enfin, ce sont des théologiens, des exégètes. Dans la mesure où je suis chrétien, je suis à peu près exclusivement *évangélique*. Le christianisme est pour moi la religion du Père *et* du Fils.

L'expérience de l'absence de Dieu, je sais aussi ce que cela peut être, je sais que c'est terrible. Si « ma religion » vous a semblé optimiste, c'est que les textes que vous avez entre les mains représentent presque tous des essais de *médication* psychologique et spirituelle. J'essayais de fuir les trous, les chausse-trapes, les moments noirs. Pour moi aussi, il y a eu à l'origine, dans des circonstances dont nous n'avons nulle idée — que le mythe de la Genèse n'évoque que de façon très indirecte — une catastrophe métaphysique. Et les traces en sont toujours et partout perceptibles. Dans aucun texte de Fénelon peut-être, je n'entre plus entièrement que dans le fragment du *Traité de l'Existence de Dieu* que vous avez cité : « Je ne suis pas, ô mon Dieu, ce qui est : hélas ! je suis presque ce qui n'est pas. Je me vois comme un milieu incompréhensible entre le néant et l'être. »

Malgré tout, à l'expérience de l'absence il me faut bien opposer, pour rester dans la vérité, l'expérience de la présence. Et peut-être avez-vous tendance à forcer le trait, quand vous soulignez la crainte de Pascal de perdre la grâce : « S'Il (Dieu) paraît une fois, il est toujours » (p. 559 de Brunschvicg) — fragment que Goldmann a mal interprété. Et le dernier mot du *Curé de campagne* de Bernanos, si je ne me trompe, est : « Tout est grâce. »

Il est vrai que maintenant, il me faut l'avouer, la miséricorde de Dieu — si j'excepte de rares moments de trouble, d'absence — est une réalité acquise. Je me préoccupe peu de ce qui viendra « post mortem meam ». Absolument inimaginable. Si une « punition » m'attend, elle ne sera en définitive qu'un bienfait et un bonheur incommensurables. Et peut-être que tout se ramènera à une entrée dans un état de présence absolue et ineffable (et aussi de communion), état dont nous pouvons avoir dès « ici-bas » le pressentiment [...] On ne doit pas se sentir toujours en exil, à une distance infinie de ce « tout autre ». Mais il faut consentir d'abord à n'être rien...

M. R.